

Pandore

L'Ombre des lucioles

Roman

écrit par Maïm Beaussier

genre : thriller SF

Version provisoire (y compris le titre)

Maïm Beaussier
17 rue Charles Perron
44630 Plessé (France)

email: beaussier.maim@orange.fr

mobile :(33) 06 73 39 16 24.

 [@maybeegreen](https://twitter.com/maybeegreen)

#Chapitre1.

L'heure de pointe du matin donne toujours à Lucie l'envie de redescendre du tramway. Elle guette, dans l'attente d'une place assise, mais le flot de passagers ne fait que se densifier. Des gens toussent, malgré un mois de mai déjà avancé. Le tramway bourdonne moins du son qu'il produit que du troupeau qui l'habite le temps d'un trajet.

Nouvel arrêt, nouvel espoir. Une vieille dame à la peau cartonnée se lève et murmure des excuses pour se frayer un chemin vers la sortie dans un sillage de savon à la lavande. Lucie se rue sur le siège encore tiède de son occupante précédente.

Un homme en costume cravate assis en face d'elle lui sourit. La soixantaine, l'air pressé, mais attentif à ce qui l'entoure, ce qui n'est pas si fréquent dans le tram. Elle esquisse un sourire poli et se détourne vers la vitre. Le boulevard défile, avec ses arbres plantés entre les lampadaires comme une partition militaire. Les nuages se dissipent en même temps qu'éclotent les premiers rayons du soleil, déjà assez haut pour dépasser des toits, à l'assaut des avenues.

Elle se demande, encore une fois, pourquoi les retraités prennent les transports en commun aux heures où tout le monde va bosser ou étudier. C'est quand même pas croyable d'apprécier d'être écrasés les uns contre les autres quand on a toute la journée pour soi !

Mais peut-être que c'est pour eux une façon de renouer avec leurs souvenirs, ou d'écouter les battements de la vie active, comme si c'était leur drogue. Elle hausse les épaules.

L'homme sur le siège d'en face pose la main sur le genou de Lucie : très gênée, les joues en feu, elle s'apprête à le repousser quand son expression l'arrête.

Le visage de l'homme tord son sourire en un rictus horrifié. Il se met à tousser comme s'il allait cracher ses poumons. Du sang vermeil éclabousse Lucie, les sièges, leurs affaires. Il essaie de sortir un mouchoir de sa poche, sans succès. Sa respiration fait un drôle de gargouillis rauque, et sa tête se jette sur les genoux de Lucie, qui la repousse, par pur réflexe.

- Eh ! Non mais ho ! crie Lucie. Espèce de sale vicieux !

L'homme glisse au sol dans une drôle de position. Il ne bouge plus.

Lucie se penche.

- Monsieur, ça va? Elle chuchote, la voix presque coupée. Répondez !

La foule regarde.

Elle prend son pouls, comme elle l'a fait lorsqu'elle allait au lycée l'an dernier. Comme elle l'a vu faire dans les films où le pauvre type inconnu du début se fait assassiner. Sauf qu'on n'est pas dans un film. Et le gars est vraiment mort.

Lucie a du sang de cet homme sur sa jupe, ses jambes, ses mains... Du sang qui continue de couler de sa bouche à lui, qui s'enfuit comme l'a fait sa vie. Puis le flot cesse.

Lucie se lève, perdue, son sac d'étudiante dans une main.

- Il est mort. Juste comme ça. Elle ne parle à personne en particulier. Ses yeux sont secs et brûlants ; elle voudrait pouvoir croire que rien ne s'est passé, mais comment oublier?

Les autres passagers regardent le pauvre gars au sol, intrigués ou l'air contrarié : pourvu que ça ne les mette pas en retard !

Certains prennent leur portable pour appeler la police ou les secours, ou pour prendre une photo du mort. La plupart s'écarte et se retourne. Si ça se trouve, le mec joue la comédie à son ex petite amie. M'enfin, tout ce sang, c'est dégueulasse dans le tramway. Les gens font vraiment n'importe quoi pour se faire remarquer de nos jours !

Personne n'a vu le mourant glisser une enveloppe dans les affaires de Lucie avant d'exhaler son dernier souffle.

Lucie, dans un brouillard confus, se glisse sans peine entre les témoins qui se poussent pour ne pas être tâchés de sang et sort de la rame, l'esprit à la dérive, sans savoir où elle va ni comment. Elle marche, couverte de sang. Les gens se retournent sur son passage, puis détournent le regard. C'est pas leurs affaires, après tout. Elle n'a pas l'air blessée. Elle divague.

*

- Mademoiselle, ça va? Une voix.

Elle se réveille. Étendue sur le trottoir. Elle a dû tomber dans les pommes. Elle se sent comme détachée de son corps.

- Vous voulez que j'appelle le samu, mademoiselle? L'inconnu lui sourit. Il doit avoir dans la vingtaine, peut-être moins, un visage aux courbes douces, les cheveux châains coupés au goût à la mode en ce moment, très court sur le dessous et une frange plus longue qui revient sur un côté en ondulations naturelles. Mais ce qui touche, ce sont surtout ses yeux bleus très expressifs. Et en ce moment, ils affichent l'inquiétude.

La dernière fois qu'un inconnu a sourit à Lucie, il lui est arrivé quelque chose d'horrible...

Lucie se souvient. Le mec du tramway. Mort. Plein de sang sur elle.

Elle se relève, la tête lui tourne. Elle tâte les pointes de ses cheveux : ils sont poisseux de sang qui sèche déjà : elle a du porter les mains à sa tête avant de s'effondrer sur le trottoir. Elle

a l'impression d'être entièrement cachée par ce sang comme un fin costume de peau qui n'est pas la sienne. Elle tangué.

- Doucement, vous allez encore tourner de l'œil dans mes bras ! Il la regarde dans les yeux.

Elle retrouve l'usage de sa voix. Les mots sortent, lui paraissent fades et à côté de la plaque.

- Non, ça va mieux. J'ai eu tellement peur. Elle le dévisage, cherchant si lui aussi s'apprête à dé céder à ses pieds. Il est mignon, ce serait vraiment dommage. Elle a des vertiges et du mal à aligner deux pensées cohérentes. Vous n'allez pas mourir, vous aussi?

- Comment ça? Il écarquille les yeux, puis secoue la tête. Vous avez vraiment reçu un coup sur la tête, vous.

- Ouais, on peut dire ça comme ça.

Des bruits de voix animées.

Un trio de collégiens s'approche, smartphone en main. Sûrement en quête de sensationnel pour épater leurs copains.

Ils commentent entre eux leurs impressions, et piquent une crise de fou rire. Le plus grand se met à cracher du sang.

Lucie hurle, et les trois jeunes s'en vont en courant. Les folles, c'est pas aussi drôle de près.

Lucie les suit vaguement des yeux, puis les oublie.

Le jeune samaritain qui l'a aidée à se relever pose une main sur son bras.

- Vous n'allez pas bien ; je vous conduis à l'hôpital.

- C'est pas ça. Il crachait du sang. Elle se tait.

Cela l'agace de hacher ses mots comme une automate de musée. Comment pourrait-on la comprendre? Elle n'y comprend rien, elle. Tout file trop vite et trop réel comme quand on sort d'un brouillard pour retrouver le soleil qui fait étinceler les couleurs et les contours des objets avec trop de netteté. Les images repassent en boucle.

- Vous avez la phobie du sang? Avec tout celui que vous avez sur vous, je comprends pourquoi vous êtes tombée dans les vapes tout à l'heure.

Elle regarde ses mains et ses vêtements.

- Je dois me changer.

Encore une banalité qui n'a rien à voir avec ce qu'elle voulait dire : elle voudrait se frotter pendant des heures pour ne plus sentir cette odeur de sang, pour lessiver l'image de cet

homme déversant ses veines sur elle. Au lieu de ça, elle parle comme - ce mec doit la prendre pour une débile.

- Venez vous asseoir dans ma voiture. Je vais emprunter quelques affaires à ma voisine pour vous. Restez là, hein !

Voilà, il va prendre les jambes à son cou. Et elle n'a aucune envie ni d'aller dans sa voiture, ni de se retrouver seule. Elle le retient des deux mains, agrippée à son tee-shirt, qu'elle souille de traces brunes du sang d'un autre.

*

- Non ! Ne me laissez pas toute seule. Elle serre son sac d'étudiante contre elle.

- Alors venez avec moi. Ma voisine n'est pas très causante, mais elle est généreuse. Elle collecte des vêtements pour son association. Il se gratte la tête. Et, euh, je m'appelle Maël.

- Lucie. Elle a répondu comme une automate, encore.

Elle suit Maël, la tête ailleurs.

Ils entrent dans un immeuble à quelques pas, mais Lucie est dans un tel état second, qu'elle ne saurait même pas dire si elle monté des escaliers, pris un ascenseur ou s'ils sont restés au rez-de-chaussée.

L'appartement serait peut-être grand si des monticules de linge bien plié et trié par couleurs ne l'encombraient pas. Des étagères de vêtements tapissent les murs jusques dans la cuisine sur leur gauche, et le couloir où ils se trouvent maintenant. Dans le salon, en face de la porte d'entrée, deux énormes malles baillent de manteaux soigneusement pliés, s'ajoutent à trois fauteuils comme des invités à un goûter. La propriétaire a ouvert sa porte sans dire un mot. Mais son sourire vous réchauffe comme une couverture au coin du feu.

- Bonjour voisine ! dit Maël.

La jeune femme, qui ne semble pas tenir en place, a noué ses cheveux bruns en chignon lâche. Elle observe Lucie.

Lucie fait un signe de tête en guise de bonjour, hantée par le cadavre du tramway. Elle tangué. Maël la rattrape.

- Cette... Je veux dire, Lucie est choquée. Est-ce que vous pouvez lui offrir une tenue de rechange, Mathilde ?

- Bien sûr. Elle quitte la pièce. Café ou thé ? dit-elle depuis sa cuisine. Elle semble rire.

Maël regarde Lucie.

- Un café pour moi. Et pour Lucie...

- Un café, merci ! Elle reprend un peu ses esprits. Désolée, je ne suis pas dans mon

assiette.

- Ça va aller mieux.

- C'est joli comme nom, Maël. Enfin, je veux dire, ça vous va bien. Mince, vous comprenez, j'ai l'impression d'être complètement à côté de mes pompes. Je dois sembler vous raconter n'importe quoi depuis que vous m'avez aidée à me relever. Lucie bat des cils, rougit, et fait une moue quelque part entre un air de s'excuser et le franc sourire.

La voisine revient à ce moment-là, avec un panier de vêtements sous le bras, et un plateau pour le café, son sourire couverture rayonnant dans toute la pièce.

Lucie et Maël veulent la décharger, mais elle fait signe à ce dernier de s'asseoir, puis tend le panier à Lucie et montre la salle de bains de la tête.

*

Maël téléphone à un copain chez qui il devait aller donner un coup de main pour repeindre son appart' aujourd'hui, s'excuse de sa défection en quelques mots. Il est bon pour en entendre parler pendant des années. Son pote lui a demandé si la fille en valait le coup, et bien sûr Maël a préféré répondre qu'il était couillon et obsédé, qu'il n'allait pas la laisser sur le trottoir.

Lucie ressort de la salle de bains. Maël la dévisage. Il se lève. Ils se sourient. Elle a changé pour un jean et une blouse fleurie. Sans tout ce sang, elle est vraiment jolie.

- Wouah ! dit Maël. Il entend son pote comme s'il était là. Cette fille aux longs cheveux châtain lisses comme la soie le regarde avec ses yeux de biche étonnée, et Maël se dit qu'il a finalement une foutue chance.

Elle rosit et fait sa moue mi désolée, mi ravie.

La télé se met à bourdonner avec insistance. Mathilde l'a allumée pendant qu'elle boit tranquillement son café. Maël n'a même pas fait attention pendant qu'il téléphonait.

Ils se retournent, Lucie et lui.

Des infos défilent en boucle.

...Un homme mort dans le tramway. Les premiers test supposent une variante de grippe inconnue. Tous les passagers des tramways présents entre 6h00 et 8h30 sont attendus à se présenter au Ministère de la Défense à Nantes, rue des Rochettes (le nom et le numéro s'affichent en gros sur l'écran). Les personnes ayant été en contact avec eux depuis 6h00, également. Ceux ayant pris le tramway les jours précédents sont conviés à surveiller leur état général et à appeler ce numéro au moindre doute...

Lucie pâlit et s'appuie à un fauteuil.

- Ce cauchemar n'est donc pas terminé. Elle a murmuré sans s'en rendre compte. Ses

doigts se crispent sur le dossier. Son visage se ferme. Non. Ça ne se passera pas comme ça !

- Qu'est ce que tu racontes, Lucie? Tu étais dans ce tramway? Le sang...

- Oui, le sang du mec qui a peut-être contaminé tout le monde ! Le ton de sa voix est sarcastique, ou désespéré. Je suis désolée, je ne savais pas. Elle se cache la bouche avec ses mains, les yeux écarquillés. Je suis désolée.

Le bourdonnement de la télé continue sa plainte, imperturbable.

- Mais non, dit Maël. Tu ne pouvais pas savoir. Personne n'y peut rien. On va tous les trois aller au centre dont ils parlent.

- Non, dit elle.

- Quoi ? Maël secoue la tête : décidément, cette fille semble perdre la tête. Si elle compte mettre en danger d'autres personnes en n'allant pas se faire examiner. Lucie, pourquoi, si je peux me permettre? Pourquoi n'irions nous pas là-bas alors que nous sommes peut-être en danger de mourir aussi?

- Ils n'ont pas tout dit. Je ne peux pas y aller. Je dois en savoir plus. J'ai trouvé une enveloppe dans mon sac, pleine du sang de cet homme. Je ne sais pas comment il a fait sans que je le voie, mais cette enveloppe contient un message...

- Je peux voir? demande doucement la voisine de Maël.

Lucie et Maël se tournent vers elle. Ils l'avaient presque oubliée.

*

Lucie tend le message à Mathilde sans dire un mot. Sa décision est prise, mais elle ne peut pas demander à ces personnes qu'elle connaît à peine de l'aider en risquant leur vie. Ils doivent donc lire la lettre du défunt, même si pour cela elle doit leur donner sa confiance totale. Car s'ils décident de la dénoncer au Ministère de la Défense, sa tâche risque d'être compliquée, voire perdue d'avance.

Mais tout son être lui crie de tout tenter pour accomplir les dernières volontés de l'homme qu'elle a vu mourir. La fac peut attendre, pas ces gens qui vont sûrement mourir si elle ne fait rien.

Mathilde et Maël lisent la supplique du mort en silence.

Puis la regardent fixement. Ce document tamponné prouve la véracité de son contenu : cette fille n'a pas pu l'inventer. C'est fou, mais certifié. Et les faits semblent démontrer au moins une partie de ce qui est annoncé à l'avance. Ils se regardent tous, les épaules basses. Mais la résignation fait place à une lueur.

- J'irai là-bas, dit Lucie. Je ferai ce que le chercheur... Charles demande. Tant pis si j'ai été

contaminée, je m'arrangerai pour ne croiser personne. Tu n'es pas obligé de venir, Maël. C'est à moi de me charger de ça. Si j'avais vu le message avant de me changer, je ne t'aurais jamais impliqué...

Le tutoiement devient naturel. Ils sont désormais liés par cette lettre posthume. Par ce secret qui alourdit l'air comme s'ils pouvaient toucher ce qu'il recèle.

- Pas toute seule, dit Maël. Je viens avec toi, Lucie. Nous trouverons cette mallette. Si c'est la dernière chance pour éviter le pire...

- Ça semble l'être, dit Mathilde, avec un grand calme. Je viens avec vous. De toutes les façons, qui aura besoin de vêtements s'il n'y a plus personne pour les porter ?

- Mathilde, tu n'as pas besoin de te mettre aussi en danger, dit Maël. Va au Centre et on t'y rejoindra dès que nous aurons fini.

- Pas question. On ne sera pas trop de trois pour cette mission.

- Une mission? dit Maël, les sourcils relevés.

- Comment appelles-tu ça, sinon? dit Mathilde, en haussant les épaules.

Lucie les regarde, surprise de voir ces inconnus devenus si proches d'elle. L'odeur fraîche sur elle la revigore un peu. Elle n'est plus couverte de sang, mais écrasée par une menace effrayante.

- On doit partir tout de suite, alors, dit Lucie. Qui sait de combien de temps on dispose?

*